

Firmin poussa une exclamation de surprise.
— Mon bourgeois, vous allez tout de suite en avoir pour votre argent.
— Ah ! faites vite.

— Le comte Stroganof est parti ce matin pour la campagne.

Une exclamation de rage furieuse s'échappa de la gorge contractée de M. Dementières.

— Où est-il allé ?... le savez-vous ?... Mais parlez donc !

Ces paroles, d'autres encore, incohérentes, se suivirent pêle mèle.

— La ! calmez-vous ! Puisque je vous dis que vous ne serez pas floué.

— Mais parlez donc !... Vous êtes sûr qu'il est reparti ?...

— Tiens, puisque c'est moi qui ai ramené la voiture qui l'a conduit à la gare.

— Quelle gare ?...

— La gare d'Orléans....

— Malédiction !

Et M. Dementières porta les mains à son front, comme si celui-ci allait éclater.

— Il est parti seul ?

— Non, Tim, un groom anglais qui lui est très attaché, l'accompagnait.

— Et où allait-il ?

— D'où nous venons, sans doute.... de chez le duc de Treycourt.... où M. le comte doit chasser encore.

Firmin parut réfléchir.

— Une chose m'étonne cependant ; c'est que M. le comte qui n'aime pas se servir des chevaux des autres, n'ait pas emmené une partie de son écurie.

— Alors il ne va pas chasser ?...

— Cela, je n'en sais rien.

— Je suis joué, — gronda M. Dementières, s'arrachant les cheveux, tapant du pied, en proie à une véritable folie. — Ces deux misérables sont ensemble à l'heure qu'il est....

— Il faut courir.

— Je ne sais pas ce que vous avez, — fit le groom, mais faut vous calmer....

— Je vais partir....

— Il n'y a plus de train à cette heure-ci.

M. Dementières regarda sa montre.

Elle marquait le quart après minuit.

— Oh ! les infâmes !... les infâmes !... je les tuerais !...

Firmin suivait d'un œil curieux cette démente féroce, et il pensait qu'il y avait là une riche mine à exploiter.

— Enfin, si vous retournez de ce côté, vous ne pouvez pas partir avant demain matin.

— Vous allez me donner votre nom, mon ami.

— Firmin, troisième cocher chez M. le comte Stroganof, avenue de Wagram. Ce n'est pas plus malin que cela.

— Et je vous écrirai, afin de me tenir au courant.

— Je serai toujours à votre disposition, monsieur. Monsieur ?...

— Dementières.... je vous donnerai mon adresse exacte.

Et M. Dementières s'éloigna en titubant comme un homme ivre.

— Ha, bien ! — fit Firmin, en sonnant à la porte massive de l'hôtel, — ça lui tient rudement dans la moelle, sa jalousie !...

Firmin n'avait point menti à M. Dementières.

En quittant M. Chabrance, en proie à une émotion poignante, Fédor avait essayé vainement de sortir de l'impasse au fond de laquelle il se trouvait acculé.

— Ces gens à principes, — se disait-il, emporté par la grande allure de ses trotteurs, — ces gens à prétendus principes ont un article du code à la place du cœur : " La femme doit obéissance à son mari." Ils ne sortent pas de là. Le mari est un misérable, un maniaque, un fou.... peu importe. La femme doit obéissance !... Ce n'était vraiment pas la peine d'avoir supprimé l'esclavage.... Il est évident que ni la police, ni la justice ne consentiront à m'écouter.... Elles s'obstineront, tout comme le couple Chabrance, à voir en moi un amoureux.

Il baissa la glace du coupé : il étouffait.

— Quel parti prendre ?... J'ai promis à cette malheureuse créature de faire tout au monde pour l'arracher à son martyre.... Tout au monde !...

— Alors, comme un honnête homme n'a qu'une parole, il est de mon devoir de la sauver.... Je ne dois pas agir autrement....

Il se mit à réfléchir profondément.

Et en un instant son parti fut pris.

C'était un homme d'action. Il ignorait les hésitations et la crainte :

— Allons, dit-il, le sort en est jeté.

Et toute la soirée, il la passa à faire ses préparatifs.

Tout d'abord, ses précautions devaient être prises pour pouvoir séjourner dans le pays incognito.

Il irait s'installer à l'auberge d'Allogny.... mais pour séjourner un certain temps, il fallait un prétexte.

Sans chercher bien loin il le trouva.

Et le lendemain matin, vers midi, deux jeunes gens vêtus de blouses à plis, les jambes emprisonnées dans des guêtres, coiffés tous deux de vastes chapeaux de feutre qui leur dissimulaient le visage, sortaient de l'auberge d'Allogny où ils venaient de terminer un frugal déjeuner.

Ils portaient en bandoulière un pinchard, une boîte à couleurs, un siège.

C'étaient deux peintres, amoureux de la nature, et qui venaient au milieu de ces contrées sauvages, prendre des études des sites printaniers.

Au vrai, c'était le comte Fédor Stroganof et son fidèle Tim, appelé à jouer forcément son rôle dans le drame qui allait s'engager.

Dans le train, où Fédor avait fait monter son serviteur à côté de lui dans un compartiment de première retenu pour eux seuls, ils avaient eu ensemble un entretien, qui, pour ne pas être de longue durée, n'en avait pas moins été décisif.

— Tim, — avait dit le comte au moment où le train s'était mis en marche, — j'ai besoin de toi.

— Je suis, je serai toujours à vos ordres, — avait répliqué Tim Pick-Wood, qui depuis la veille avait suivi toutes les instructions de son maître, quelque bizarres qu'elles pussent lui paraître, sans se permettre la plus légère observation.

— J'ai besoin de toi et de ton absolue discrétion.

Les yeux clairs de Tim regardèrent fixement son maître.

Ils avaient l'air de demander :

— Est-ce que jamais j'ai été indiscret ?

— Oui, je sais que tu m'aimes bien.... mais c'est que.... il peut y avoir de sérieux dangers à courir.

— Je ne suis pas un poltron, Votre Honneur ! Et partout où vous irez, je vous suivrai ; vous n'avez pas à vous inquiéter de Tim Pick-Wood.

— Bien, Tim.... Alors, nous allons nous déguiser en peintres.... et tu feras comme moi, tu feras semblant de faire de la peinture.

A Theillay, le chemin de fer avait débarqué à l'adresse de M. Noris, un buggy, en bois noir verni, une petite voiture grossière commune, qui pouvait sillonner toutes les lignes de la forêt, toutes les traverses de la contrée sans attirer l'attention.

D'un wagon-écurie était sorti un poney gris de fer, à tous crins, qui, pour tous autres yeux que ceux d'un fin connaisseur, pouvait passer pour un biquaillon de paysan.

Et le poney, attelé à la petite voiture, avait amené vivement nos deux peintres improvisés jusqu'à l'auberge d'Allogny où ils s'étaient installés.

On le voit, Fédor Stroganof avait agi avec une rapidité vertigineuse.

D'autre part, il s'était fait servir d'une façon magique....

Mais quel talisman que le billet de banque lorsqu'il faut se multiplier à l'infini !...

Comment Fédor allait-il arriver jusqu'auprès de Mme Dementières ?...

Il n'en savait rien encore.

A tout hasard, il avait préparé une longue lettre dans laquelle il lui expliquait la pénible scène qui avait eu lieu chez M. et Mme Chabrance.

Marcelle ne devait en aucune manière compter sur ses parents circonvenus par son bourreau.

Quant à lui, Fédor, il se tenait à sa disposition.

Il lui avait promis son appui. Il ne manquait pas à sa parole.

Il lui rendrait la liberté.

Il la conduirait, une fois délivrée, dans l'endroit qu'elle lui indiquerait.

Enfin, il faisait serment de ne point l'abandonner tant qu'il aurait soufflé.

A suivre

UNE CHANCE RARE

Québec 9 janvier 1891

Dr Ed Morin & Cie,
Pharmaciens.

Messieurs,

Il y a quelques mois j'eus la chance de lire votre annonce dans *La Justice*. Je m'empressai de faire l'essai de votre *Vin à la Créosote de Hêtre*, qui y était très recommandé contre la Bronchite et autres maladies des poumons.

J'étais malade d'une Bronchite depuis longtemps ; après avoir pris quelques doses de ce remède, je me sentis très bien.

En toute sincérité je puis recommander votre *Vin à la Créosote de Hêtre*, dans les cas semblables au mien.

Dme ANT. LANGLOIS.

UNE SERIE DE GUÉRISONS

Nicolet 29 septembre 1890

Dr Ed Morin & Cie.

Messieurs,

C'est avec plaisir que je vous autorise à mettre mon nom au bas d'un certificat comme ayant été radicalement guéri d'une bronchite par l'usage du *Vin à la Créosote de Hêtre*.

Je crois que rien n'égalé ce remède pour la promptitude de son efficacité, en conséquence je ne peux jamais trop le recommander.

Votre obs. servt.

C. BOURK.

Marchand.

Aider la Nature

En restaurant les tissus malades et affaiblis c'est tout ce que peut faire une médecine. Dans les affections pulmonaires, telles que les Rhumes, la Bronchite et la Consomption, la membrane muqueuse s'enflamme d'abord, ensuite des accumulations se forment dans les cellules à air des poumons, suivies de tubercules, et finalement la destruction des tissus. Il est clair, par conséquent, que jusqu'à ce que l'horrible toux soit soulagée, les tubes bronchiques n'ont aucune chance de guérir. Le Pectoral-Cerise d'Ayer

Calme et Guérit

La membrane enflammée, arrête la marche de l'épuisement, et ne laisse aucuns résultats injurieux. C'est pourquoi il est plus grandement estimé que tout autre spécifique pulmonaire.

L. D. Bixby, de Bartonsville, Vt., écrit : " Il y a quatre ans j'attrapai un fort rhume qui fut suivi d'une terrible toux. J'étais très malade, et gardai le lit environ quatre mois. Mon médecin, à la fin, me dit que j'avais la consommation, et qu'il ne pouvait y remédier. Un de mes voisins m'avisait d'essayer le Pectoral-Cerise d'Ayer. Je le fis, et avant d'en avoir pris un demi-flacon j'étais capable d'aller dehors. Dès que j'eus fini le flacon j'étais bien portant, et le suis depuis lors."

Alonzo P. Daggett, de Smyrna Mills, Maine, écrit : " Il y a six ans j'étais commis-voyageur, et souffrais d'une

Affection des Poumons.

Pendant des mois j'étais incapable de passer une bonne nuit. Je ne pouvais que rarement m'allonger, avais de fréquents étouffements et étais souvent obligé de chercher le grand air pour me soulager. Je fus amené à essayer le Pectoral-Cerise d'Ayer, lequel m'aida. Son usage continu m'a entièrement guéri, et, je crois, sauvé la vie."

Ayer's Cherry Pectoral,

Préparé par le Dr. J. C. Ayer & Co., Lowell, Mass., États-Unis. Vendu par tous les Pharmaciens. Prix \$1 ; six flacons, \$6.